



HAL
open science

Le Régent bossu
Anne-Marie Mercier-Faivre

► **To cite this version:**

Anne-Marie Mercier-Faivre. Le Régent bossu. in D. Reynaud et Ch. Thomas (dir.),. Le Régent entre fable et histoire, CNRS éditions, pp.143-156, 2003. halshs-00999545

HAL Id: halshs-00999545

<https://shs.hal.science/halshs-00999545>

Submitted on 3 Jun 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Lz Régent Bossu

Le Bossu de Paul Féval : Roman populaire ou roman historique ? Quand Paul Féval relit Saint-Simon.

Anne-Marie Mercier-Faivre
UMR 5611 (LIRE)
Université de Lyon (Lyon1)

Le plus célèbre des romans de Paul Féval, *Le Bossu*, évoque le temps de la Régence. Féval se voit en Balzac, ou en Walter Scott ; des ruines du passé (comme de celles qu'il évoque dans les premières pages du roman) il fait surgir des fastes anciens et imaginés qui conduisent le lecteur de 1699 à 1717, des Pyrénées à Paris, de la fin du règne de Louis XIV à la Régence : telle que Féval se la représente, avec les désordres financiers de la période Law, les mouvements de la rue Quincampoix, les fastes du Palais royal, les soupers des petites maisons et enfin le Régent, Philippe d'Orléans.

Ce roman pose la question du statut du personnage historique bien au-delà de celle de la simple vérité des faits. Il apparaît de façon évidente que ce type de personnage n'est pas une simple copie langagière d'un modèle réel mais est le résultat d'un travail sur des textes antérieurs : l'Histoire ici est déjà un discours. Le personnage historique de roman est le résultat de la rencontre d'un projet romanesque et de textes à statut plus ou moins historique (Féval évoque, et cite même parfois, les lettres de la princesse Palatine (mère du Régent), et les *Mémoires* de Saint-Simon et de Duclosⁱ). Il est aussi le résultat d'une réécriture orientée par les désirs et les connaissances historiques du récepteur visé. Aussi, l'intertextualité est-elle constitutive à plusieurs titres du roman historique, tantôt comme source, tantôt comme contrainte.

Ce phénomène se complique dans la mesure où ce roman est aussi un roman populaire et obéit de ce fait à des règles incompatibles avec celles de l'histoire. Selon Michel Nathan, le roman populaire "ressasse des certitudes, distinguant très nettement entre le bien et le mal, le pur et l'impur, valeurs situées en dehors de l'histoire et qui ne sont jamais remises en question".ⁱⁱ De ce fait, toute description fidèle de la réalité semble inaccessible au roman populaire. Les éléments que Paul Féval peut avoir empruntés aux mémoires et correspondances seront, on s'en doute, fortement retravaillés par une double contrainte : être fidèle à l'histoire et à ses sources, tout en créant un monde nouveau organisé autour de contrastes forts et de valeurs simples et immuables. A l'issue de cette étude, la figure du Régent apparaît comme la source même de tout l'ouvrage.

Rapportant les derniers mois du règne de Louis XIV, dans ses *Mémoires* pour l'année 1715, Saint-Simon s'interrompt un moment dans son récit pour faire le portrait du futur Régent, Philippe d'Orléans :

Mais, avant d'entrer dans cette épineuse carrière, il est à propos de faire bien connaître, si l'on peut, celui qui en est le premier personnage [...]. Je dis : si l'on peut, parce que je n'ai jamais de ma vie rien connu de si éminemment contradictoire et si parfaitement en tout que M. le duc d'Orléansⁱⁱⁱ.

Cette complexité du caractère du Régent fait que même un écrivain comme Saint-Simon s'interroge sur la possibilité de saisir par l'écrit un être plus insaisissable encore que tout être vivant : celui-ci semble ne pouvoir être décrit même par l'écriture la plus sensible aux nuances.

Or, c'est ce même personnage que l'on retrouve dans nombre de romans populaires (une vingtaine de romans des Féval se passent sous la Régence), Lorsque des valeurs situées "en dehors de l'Histoire" comme le dit Michel Nathan, et même de toute histoire, si ce n'est celle du scripteur, rencontrent un personnage historique impossible à saisir à travers elles, que se passe-t-il ? On peut imaginer plusieurs scénarios. Certains cas, comme celui de la reine Margot ou de Richelieu sont bien connus par leur dimension caricaturale. Mais ici, il s'agit d'un personnage éminemment contradictoire qui existe déjà à travers des textes célèbres. Cette œuvre offre un exemple intéressant de ce que peut devenir un personnage complexe et connu placé dans un genre qui refuse toute complexité autre que celle de l'intrigue.

A première vue, le Régent n'est pas un des principaux protagonistes de l'histoire. Sa présence dans le roman tient aux lois du récit historique : il fait partie de l'époque choisie et fonctionne comme repère historique. Un nom de personnage célèbre est un garant de vérité, à condition que le personnage romanesque qui le porte corresponde à ce que le lecteur sait de son modèle. Ainsi, Féval présente le Régent dans son cadre et son entourage habituel, avec Law, Dubois, Machault, d'Argenson, les roués... ; on apprend incidemment la révolte de Poncallec^{iv} et la conspiration de Cellamare et d'Alberoni ; le cabinet de travail du Régent dont deux fenêtres donnent sur la cour des fontaines est le lieu vers lequel les regards se fixent et vers lequel tous convergent^v.

Mais le Régent fait plus que participer du cadre historique : il est intégré à l'intrigue et même à d'autres aspects du roman d'une façon beaucoup plus intense qu'il n'y paraît. Le personnage que présente Féval, essentiellement inspiré par les textes de Saint-Simon, la Palatine et Duclos^{vi}, prend une nature particulière dans la mesure où il agit en réseau avec d'autres personnages et a un rôle – actif ou statique – à jouer au milieu d'eux.

On sait que tout personnage romanesque fonctionne dans un "système"^{vii} ; le personnage du roman historique ne fait pas exception – et encore moins celui du roman populaire qui n'existe de fait qu'à l'intérieur d'un système. Philippe d'Orléans est présenté comme l'un des membres d'une triade, celle des "trois Philippe", qui réunit, outre lui-même, deux personnages essentiels à l'action, Philippe de Nevers et Philippe de Gonzague. Les lecteurs qui ont le roman en mémoire (ou l'une de ses adaptations cinématographiques) objecteront que Nevers meurt dès la première partie ; mais dans la mesure où la possession de sa fortune (donc de sa femme) et de sa fille fait l'objet des "quêtes" respectives des deux personnages principaux,

Philippe de Gonzague et Lagardère^{viii}, on peut dire que Nevers, à travers ce qu'il reste de lui (richesses et descendance) est au centre de l'action. Enfin, le héros véritable, Lagardère, est bien évidemment un substitut de Nevers, puisqu'il est le père supposé de sa fille, Aurore de Nevers^{ix}, pendant toute la première partie. Entre Philippe de Nevers-Lagardère (la victime et le vengeur) et Philippe de Gonzague (l'assassin), donc entre deux héros, l'un positif, l'autre négatif, le troisième Philippe, Philippe d'Orléans apparaît en position intermédiaire, c'est-à-dire en position d'arbitre. C'est effectivement le rôle qu'il joue, favorisant l'un puis l'autre, occupant, enfin, la position du vengeur^x, offrant au chevalier de Lagardère son épée^{xi} et sa vengeance, à la fin du roman. Enfin, il est aussi celui qui a le mot de la fin – heureuse, puisqu'il unit les mains des deux amants en disant (ce sont les derniers mots du roman) : "Comte de Lagardère, le roi seul, le roi majeur peut vous faire duc de Nevers"^{xii}. Ainsi, on peut dire que le Régent tient un rôle de légitimation de l'action du héros. C'est avec l'épée de son adversaire que Lagardère fait justice, et non avec celle du Régent (qu'il dépose auparavant). Le Régent n'est pas l'exécutant (par épée interposée – on sait l'importance symbolique de ce type d'objet), mais il est celui qui dirige le bras et éclaire la scène^{xiii}. Il est donc, à l'intérieur du triangle des trois Philippe, puis du triangle victime/assassin/vengeur, un pôle essentiel du système des personnages.

La participation du Régent à ce triangle va bien au-delà d'une répartition des rôles. En effet, dès le début du roman, l'auteur insiste très fortement sur le caractère en apparence interchangeable des membres de cette "trinité"^{xiv}, celle des "trois Philippe". Elle est mentionnée dès les premières pages : on y apprend que Philippe de Gonzague a "deux amis, deux frères"^{xv} dont l'un est "Lorraine et l'autre Bourbon".

Le duc de Chartres, neveu propre de Louis XIV, depuis duc d'Orléans et Régent de France, le duc de Nevers et le Prince de Gonzague étaient inséparables. La Cour les nommait les trois Philippe. Leur tendresse mutuelle rappelait les beaux types de l'amitié antique.

Un peu plus loin, l'un des personnages reprend ce que venait de nous apprendre le narrateur en insistant sur la perfection de cette triade :

Savez-vous l'histoire des trois Philippe? Non? Je vais vous la dire en deux mots. ce sont trois seigneurs de bonne maison, vivadiou! L'un est Philippe de Mantoue, prince de Gonzague [...] ; le second est Philippe de Nevers [...] ; le troisième est Philippe de France, duc de Chartres. Tous trois beaux, ma foi! trois jeunes et brillants.

Mais le récit antique qu'évoque cette belle amitié est contaminé – et donc détruit – par le mélodrame (l'époque de l'écriture le veut). Aussi, trois Philippe, c'est beaucoup pour une histoire^{xvi} ; c'est deux de trop, comme dans les contes, où les fils de roi vont par trois (et à la fin il n'en reste qu'un, puisqu'il n'y a jamais qu'une fille de roi^{xvii}). La question de qui restera le dernier hante le roman : le plus jeune (Nevers) meurt le premier, dès la première partie,

assassiné par l'aîné des trois, Gonzague. Ce drame, l'ami tuant l'ami, est annoncé par un dialogue qui reprend la même thématique (sans grand souci de vraisemblance puisque c'est Cocardasse qui parle et semble tout savoir de la légende antique) :

Or, tâchez de concevoir l'amitié la plus robuste, la plus héroïque, la plus impossible, vous n'aurez qu'une faible idée de la mutuelle tendresse que se portent les trois Philippe. Voilà ce qu'on dit à Paris. Nous laisserons de côté, s'il vous plaît, pour cause, le neveu du roi. Nous ne nous occuperons que de Nevers et de Gonzague, que de Pythias et de Damon.

-Eh ! morbleu ! s'écria ici Peyrolles, allez-vous accuser Damon de vouloir assassiner Pythias !

A la fin du roman, Gonzague s'interroge sur Philippe d'Orléans :

S'il ne prend pas les devants, bien que je sois l'aîné, je crois que je resterai le dernier des trois Philippe! [...] Toutes ces belles amitiés finissent comme cela. Il faut que Damon et Pythias meurent très jeunes, sans cela ils trouvent bien matière à s'entr'égorgier quand ils sont devenus raisonnables. (p. 658)

Féval propose une explication psycho-sociologique à cet antagonisme ; l'héroïde, ou le conte, vire au drame crapuleux : Gonzague, l'impécunieux, jalouse les deux autres, il tue et il épouse pour hériter^{xviii}. Mais cela n'explique pas le duo qu'il forme avec Philippe d'Orléans et cette nécessité que l'un élimine l'autre. Je propose une autre interprétation de cette triade qui tend à se réduire à l'unité par éliminations successives. S'il ne doit à la fin en rester qu'un, c'est que cette trinité (comme toute trinité) est une, dès l'origine : les "trois Philippe" sont en fait trois facettes d'un même personnage, Philippe d'Orléans. Voici Gonzague :

Gonzague était un homme très lettré, savant latiniste, familier avec les grands littérateurs d'Athènes et de Rome, théologien subtil à l'occasion, et profondément versé dans les études philosophiques. S'il eût été honnête homme avec cela, rien ne lui eût résisté^{xix}. Mais le sens de la droiture lui manquait. Plus on est fort, quand on n'a point de règle, plus on s'écarte de la vraie voie.

Il était comme ce prince des contes de l'enfance, qui naît dans un berceau d'or entouré de fées amies. Les fées lui donnent tout, à cet heureux petit prince, tout ce qui peut faire la gloire et le bonheur d'un homme. Mais on a oublié une fée ; celle-ci se fâche, elle arrive en colère, et dit : "Tu garderas tout ce que nos sœurs t'ont donné, mais..."

Ce mais suffit pour rendre le petit prince malheureux entre les plus misérables.

Gonzague était beau, Gonzague était né puissamment riche^{xx}. Gonzague était né de race souveraine, il avait de la bravoure, ses preuves étaient faites, il avait de la science et de l'intelligence, peu d'hommes maniaient la parole avec autant d'autorité que lui, sa valeur diplomatique était connue et citée fort haut, à la cour tout le monde subissait son charme, mais... Mais il n'avait ni foi ni loi, et son passé tyrannisait déjà son présent. Il n'était plus le maître de s'arrêter sur la pente où il avait mis le pied dès ses plus jeunes années. Fatalement, il était entraîné à mal faire pour couvrir et cacher ses anciens méfaits. C'eût été une riche organisation pour le bien, c'était pour le mal une machine vigoureuse. [...] Quant au remords, Gonzague n'y croyait pas plus qu'à Dieu. (p. 151-2)

Il suffit de comparer le portrait de Gonzague avec le portrait du Régent peint par sa mère, la Princesse Palatine, pour se convaincre du fait que c'est encore, sous le nom de Philippe de Gonzague, de Philippe d'Orléans qu'il s'agit – ou plutôt de l'image que les textes qui l'ont décrit offrent de lui.

Il arrive à mon fils ce qu'on lit dans ces contes où l'on implore les fées au baptême des enfants. L'une souhaite que le nouveau-né soit bien fait ; l'autre qu'il soit éloquent ; la troisième, qu'il puisse apprendre tous les arts ; la quatrième, qu'il soit habile aux exercices du corps, tels que l'escrime, l'équitation, la danse ; la cinquième lui souhaite de bien apprendre l'art de la guerre ; la sixième d'avoir plus de courage qu'un autre ; mais la septième fée, qu'on avait oublié d'inviter au baptême dit : "je ne peux rien ôter à l'enfant de ce que mes sœurs lui ont donné, mais je lui serai si contraire pendant toute sa vie que tout ce qu'on lui a donné de bon ne lui servira à rien ; ainsi je veux lui donner une si vilaine démarche, qu'on le croira boiteux et bossu ; je veux lui faire pousser une barbe si noire et si épaisse, lui faire faire de si singulières grimaces qu'il sera méconnaissable ; je veux le dégoûter de tous les exercices ; je veux mettre en lui un ennui qui lui fera perdre le goût de tous les arts, musique, peinture et dessin, je veux lui donner l'amour de la solitude et l'horreur des honnêtes gens. ^{xxi}

Au passage, on peut remarquer le thème du bossu contrefait et grimaçant. Le roman de Féval semble tout entier contenu dans cette page : on y trouve Lagardère sous les traits du bel homme transformé en bossu et Gonzague le maudit sous ceux du Régent. L'étendue des dons, leur nullité, tout y est ; mais chez Féval un défaut précis, la corruption du cœur, ruine tout, alors que Saint-Simon –et encore moins la Palatine – ne prétend pas donner une explication unique^{xxii} et simple qui puisse rendre compte totalement de ce caractère complexe : le mystère des fées reste entier dans le portrait qu'il propose dans ses *Mémoires* :

Il était né ennuyé [...] Enfin, jamais homme né avec tant de talents de toutes les sortes, tant d'ouverture et de facilité pour s'en servir, et jamais vie de particulier si désœuvrée ni si livrée au néant et à l'ennui. Aussi Madame ne le peignit-elle pas moins heureusement qu'avait fait le Roi [...]. Madame était pleine de contes et de petits romans de fées : elle disait qu'elles avaient toutes été conviées à ses couches, que toutes y étaient venues, et que chacune avait doué son fils d'un talent, de sorte qu'il les avait tous ; mais que par malheur on avait oublié une vieille fée, disparue depuis si longtemps qu'on ne se souvenait plus d'elle, qui, piquée de l'oubli, vint appuyée sur son petit bâton, et n'arriva qu'après que toutes les fées eurent fait leur don à l'enfant ; que, dépitée de plus en plus, elle se vengea en le douant de rendre absolument inutiles tous les talents qu'il avait reçu[s] de toutes les autres fées, d'aucun desquels, en les conservant tous, il n'avait jamais pu se servir.

Le Gonzague de Paul Féval est donc construit à partir du Régent représenté par Saint-Simon et la Palatine. On peut imaginer facilement que le troisième Philippe, Nevers, a pu être construit de la même façon. Gonzague (pour le mal) et Nevers (pour le bien), à eux deux offrirait un portrait très contrasté du Régent, mais aussi de toute la noblesse de l'ancien régime vue par le roman populaire. Nevers pourrait être l'image idéale du Régent :

Nevers est possesseur d'un des plus beaux domaines de France^{xxiii}, le roi veut lui faire épouser malgré lui une de ses nièces (Melle de Savoie), il est aimé des femmes^{xxiv}, et est un homme d'épée remarquable, avec sa fameuse botte. Le Régent possède quelques-uns de ses traits : sa fortune personnelle est immense, il a épousé malgré lui sur ordre du roi, Melle de Blois, fille naturelle de Louis XIV, sœur du duc du Maine et du comte de Toulouse. Il a de multiples maîtresses (Saint-Simon parle du "sérail"^{xxv} du Régent). Il est, toujours d'après Saint-Simon, un excellent homme de guerre :

Que voulait-il donc ? [...] : commander les armées tant que la guerre aurait duré, et se divertir le reste du temps sans contrainte ni à lui ni à autrui. C'était en effet à quoi il était extrêmement propre. Une valeur naturelle, tranquille, qui lui laissait tout voir, tout prévoir et porter les remèdes, une grande étendue d'esprit pour les échets d'une campagne, pour les projets [...] On peut dire qu'il était capitaine, ingénieur, intendant d'armée.^{xxvi}

Bref, Nevers ressemble à ce que Saint-Simon nous dit de Philippe d'Orléans jeune : libre, prometteur, mais un peu débauché. Plus largement, ce personnage est un idéal de vie aristocratique, héroïque en temps de guerre, insouciant en temps de paix. Il est difficile de dire si les *Mémoires* de Saint-Simon ont inspiré Féval pour les deux portraits ou pour le seul personnage de Gonzague. Ce qui est sûr, c'est que cette opposition de violents contrastes est courante chez Saint-Simon et qu'il n'est pas étonnant qu'on retrouve des effets du même type dans un roman populaire.

Le Gonzague de Paul Féval est une réussite du genre ; il est la légende noire du Régent. Philippe de Mantoue, prince de Gonzague, est l'assassin que n'a jamais été Philippe d'Orléans^{xxvii}, même si Féval évoque les soupçons qui ont pesé sur lui (pour les déclarer aussitôt pures calomnies). Les éléments qui ont nourri les rumeurs contre le Régent sont déplacés sur Gonzague : les cornues et les alambics de Humberg, le chimiste du Régent^{xxviii}, sont transposés chez l'empoisonneur Garba^{xxix} qui tente d'empoisonner Nevers. La Palatine relate qu' "on a aussi accusé [s]on fils de la mort de Seignelay , parce qu'un mois auparavant, ils avaient mangé ensemble après avoir joué à la salle de bal^{xxx}. Les ennemis de Gonzague – et lui-même – rapportent que le comte Canozza, cousin de Gonzague, mangea une pêche avant de le quitter et de mourir d'une mort étrange^{xxxi}. Le Régent de Féval donne l'image d'un homme calomnié et qui en souffre : "j'ai été calomnié", dit le Régent de Féval, "dans mon honneur, dans ma probité, dans mes affections de famille, dans tout ce qui est cher à l'homme, [... c'est] une chose que mes amis tâchent de me faire oublier"^{xxxii} Le Régent de Féval est soucieux de sa réputation et a le sens de la famille.

Féval n'évoque pas les accusations d'inceste, sauf une seule fois, à propos du pamphlet des *Philippiques* qui, écrit-il, "le montre assis auprès de sa propre fille, à la même table d'orgie". Une note, très discrète, accompagne ce passage : "le poète va beaucoup plus loin que cela"^{xxxiii} En revanche, le thème de l'inceste court tout au long du roman. On a vu plus haut

(en note) que le rôle de Lagardère auprès de l'héroïne (père puis amant) et les derniers mots du Régent et du roman, qui lui donnent le nom de Nevers en lui offrant la main de sa fille, pouvaient créer une atmosphère trouble. Gonzague joue un rôle similaire, mais inversé, auprès de dona Cruz : d'hypothétique amant il devient hypothétique beau-père. Enfin, tout cela est assez discret mais envahissant et rôde autour du Régent ; mais non sur sa personne.

Gonzague, comme le Régent, a ses "roués"^{xxxiv}, parmi lesquels figure Nocé, ami du Régent. Mais si Féval indique les débauches du Régent, ses nuits d'orgie, ses réveils difficiles, il les condamne, mais ne les montre pas. Le seul souper "Régence" auquel le lecteur assiste est donné dans la "petite maison" de Gonzague (où règne la Nivelles), la "Folie-Gonzague", lieu "princier"^{xxxv}. Les portes sont closes sur les débauches du Régent lui-même ; le lecteur ne voit apparaître Philippe d'Orléans qu'aux moments d'audience (ou dans les instants qui les précèdent), comme les personnages du roman. Comme les spectateurs du temps, il assiste aux entrées et sorties du Palais sans savoir ce qui s'y passe.

On peut supposer que Féval a rejeté sur Gonzague tout ce qui, dans les portraits du Régent, est inacceptable ou inutilisable soit historiquement, soit moralement, soit dramatiquement, et qu'il ne lui a pas attribué tout ce qui pouvait adoucir ce portrait. Ainsi, Féval prête à Gonzague la corruption des mœurs – corruption que celui-ci partage avec le duc d'Orléans – sans y ajouter la faiblesse. On le comprend aisément : les actions que Féval prête à son personnage fictif montrent un esprit de suite et une détermination qui sont le contraire de ce que Saint-Simon et la Palatine reprochent à Philippe d'Orléans.

Féval utilise ces portraits donnés par les mémorialistes en assignant à un personnage de fiction (Gonzague) des traits de caractère ou des faits supposés d'un personnage historique (le Régent) qui sont si surprenants ou incroyables qu'ils appellent la fiction dans le discours même des contemporains. Ce n'est pas seulement l'image du Régent que Féval sauve du soupçon, mais toute l'époque, lorsqu'il rend compte des pensées de Gonzague après sa tentative pour empoisonner Aurore de Nevers avec un bouquet de fleurs :

L'histoire de cette nuit, par exemple, racontée le lendemain eût été si aisément démentie ! On aurait ri du bouquet de fleurs empoisonnées ; cela était bon du temps de la Brinvilliers [...] et si quelqu'un eût voulu soutenir qu'Esopé II, dit Jonas, avait mission d'assassiner sa jeune femme, pour le coup on se fût tenu les côtes. Contes à dormir debout ! on n'éventrait plus que des portefeuilles (p. 563).

De la même façon que ce qui est de l'ordre du conte est rejeté sur le personnage de fiction, ce qui est de l'ordre du scandale est rejeté sur les siècles passés : pour Féval, le dix-huitième siècle est moderne comme le dix-neuvième siècle ; sa part d'archaïsme est rejetée comme un souvenir du dix-septième. De cette façon, il peint à travers lui son propre siècle et se fait moraliste sans qu'on puisse lui reprocher de sortir du cadre de son histoire. Pour lui (et bien d'autres, on pense à Balzac, à Stendhal...), son siècle est dominé par l'argent ; le "on n'éventrait plus que des portefeuilles" est évoqué sans ambiguïté par le bossu

qui place lui-même et toute la Régence déjà hors de l'Ancien Régime : "de nos jours on ne tue plus guère avec ces armes brutales de l'ancien régime : le pistolet ou l'épée. Nos armes sont dans nos portefeuilles"^{xxxvi}). Féval critique son temps à travers ce qu'il décrit comme la réalité de la Régence, en lui opposant les valeurs héroïques de personnages hors de ces temps. Le réel du XVIIIe siècle, c'est une transposition du XIXe siècle. Les derniers monstres (comme Gonzague - ou le Philippe d'Orléans de la légende) seront supprimés par le héros-chevalier du peuple (Lagardère) appuyé par le premier prince moderne (le Régent revisité).

A l'issue de cette "distribution" de traits héroïques ou scabreux à d'autres personnages, il ne resterait à Philippe d'Orléans, le Régent du roman, que le probable et la stature de l'homme politique, revus pour les besoins de l'intrigue. Mais si le Philippe d'Orléans de Féval demeure un débauché, quelques-uns de ses défauts sont atténués. Il ne méprise pas les "honnêtes gens" et n'est blasphémateur que lorsqu'il a un peu trop bu (contrairement à ce qu'affirment ses mémorialistes) : "Nous rions de[s sentiments] quelquefois, c'est vrai, quand nous sommes ivres, mais nous rions aussi de Dieu"^{xxxvii}. Le Régent de Féval est un brave homme, tendre dans ses amitiés^{xxxviii}, "qui n'avait pas un grain de méchanceté dans le cœur mais dont la bonté était un peu de l'insouciance"^{xxxix}. Il est *débonnaire*, en somme, c'est bien ce que lui reproche Saint-Simon^{xl}. Enfin, c'est Gonzague et non lui qui spéculé : Féval prête au Régent une certaine innocence qui s'oppose au caractère de son entourage : "Le Régent, dont la belle intelligence était profondément gâté par l'éducation d'abord, ensuite par les excès de tout genre, le Régent se laissa prendre, dit-on, de bonne foi, aux splendides mirages de ce financier"^{xli}. La bonne foi pour lui, les calculs machiavéliques pour Gonzague et les Grands^{xlii}.

L'insouciance du Régent a marqué Féval : sa bonté est de l'insouciance, il oppose aux complots son insouciance, il dort derrière son insouciance que la Palatine appelle extrême bonté^{xliii} et que Saint-Simon appelle vertu tournée en vice, insensibilité^{xliv}. A la fin de son résumé du conte de fées de la Palatine, Saint-Simon ajoutait :

Il faut avouer qu'à prendre la chose en gros, le portrait est parlant. Un des malheurs de ce prince était d'être incapable de suite dans rien, jusqu'à ne pouvoir comprendre qu'on en pût avoir.^{xlv}

Ailleurs, Saint-Simon dit plus nettement que cette faiblesse de caractère est ce qui annule les dons du Régent ("la faiblesse de M. le duc d'Orléans, qui gâta tout en lui toute sa vie"^{xlvi}, "une faiblesse qui gâta sans cesse tous ses talents"^{xlvii}). Féval rend au Régent ce qui lui appartient pour ce qui est de l'emploi des journées et surtout des nuits. On voit les portes closes sur ses débauches, et fermées à tout autre occupation : dans le cours du récit un personnage s'inquiète :

- Le Régent a-t-il connaissance de ces événements ? demanda Le Blanc.
- Vous venez d'entendre l'abbé. Le Régent a soupé jusqu'à huit heures du matin.^{xlviii}

Cela correspond aux plaintes de la Palatine^{xlix}, mais des remarques de ce genre sont fréquentes dans *Le Bossu*. Féval avait décrit le Régent comme un homme opposant aux attaques son insouciance : "Les meilleures fortifications sont de terre molle. Un simple matelas pare mieux la balle qu'un bouclier d'acier. Philippe d'Orléans put dormir tranquille assez longtemps derrière son insouciance. [...] A l'époque où se continue notre histoire, Philippe d'Orléans était encore derrière son matelas. Il dormait, et les clabauderies de la foule ne troublaient point son sommeil"^{li} Cette métaphore du prince mou par calcul s'illustre physiquement à de nombreuses reprises et le Régent du *Bossu* donne l'image d'un homme qui dort, ou qui somnole, qui perd son temps en débauches. Par simplification, les contradictions du caractère du Régent ont été éliminées : insouciance ne peut être que mollesse, paresse, poltronnerie, comme le suggère Gonzague : "C'est un être bizarre [...] un prince pour rire, quinquex, mou, fainéant". Qu'il ait pu faire preuve d'un grand courage est à peine évoqué, qu'il ait été un grand travailleur est mis en doute ironiquement, lorsque Féval montre le Régent se couchant à huit heures du matin et soupirant :

Ils viennent au moment où je me mets au lit. Je meurs à la peine. [...] Parbleu, ce n'est pas un métier de paresseux que de gouverner la France;
 Sa tête fit un trou plus profond dans l'oreiller moelleux. On entendit sa respiration égale et bruyante. Il dormait. ^{li}

Le portrait physique du Régent reprend cette thématique, développant ce que suggèrent les inquiétudes de la Palatine sur la mine de "détérré" de son fils^{lii} :

Son visage et toute l'attitude de son corps disaient énergiquement quelle fatigue lui laissait l'orgie. On pouvait pronostiquer déjà que cette vie, prodiguée, usait ses dernières ressources et que la mort guettait là quelque part au fond d'un flacon de champagne.^{liii}

La sympathie que Féval éprouve pour le personnage qu'il crée n'exclut donc pas le jugement moral (le vice sera puni).

Féval, tout en conservant les traits de caractère dominants et en éliminant ce qui les contredit par trop, est aussi obligé de gauchir le portrait pour les besoins de l'intrigue. Ainsi, il a joué avec la nécessité de faire du personnage du Régent un vengeur, alors que son vice suprême était le pardon de l'injure^{liv}. Gonzague s'inquiète parfois : "Il est léger, il est oublieux, mais il se souvient de Philippe de Nevers qu'il aimait plus qu'un frère"^{liv}. Le roman de Féval imite un roidissement spectaculaire et fameux du caractère de Philippe d'Orléans. La Palatine rapporte dans une lettre les propos de son fils ; celui-ci lui aurait dit : "Quand on a roué le comte de Horn [...], les gens ont dit : Quand on fait quelque chose personnellement contre notre Régent, il pardonne tout, mais quand on fait quelque chose contre nous, il n'entend pas raillerie et nous rend justice comme vous voyez par le comte de Horn..."^{lvi} Le Régent de

Féval est lui aussi un homme qui pardonne tout personnellement, jusqu'au moment où le devoir de l'Etat s'impose.

Quand au meurtre de mon pauvre Philippe, on dit que je n'ai qu'une vertu, c'est l'oubli de l'injure, et cela est vrai : la pensée de la vengeance naît et meurt en moi en la même minute ; mais, moi aussi, je fis un serment quand on vint me dire "Philippe est mort !" A l'heure qu'il est, je conduis l'Etat : punir l'assassin de Nevers ne sera plus vengeance mais justice"^{lvii}.

Féval est encore obligé de gommer un défaut majeur du Régent relevé par Saint-Simon : le manque de suite et le manque de parole ("On ne le croyait plus, lors même qu'il parlait de la meilleure foi"^{lviii}). Il lui fait dire, indigné : "voulez-vous donner raison à ceux qui disent que Philippe d'Orléans n'a pas de parole ?" ^{lix}

Tantôt caricaturé, tantôt idéalisé, le Régent de Féval apparaît comme un homme sans contradictions. On ne peut guère affirmer qu'il en sorte grandi. Conscient sans doute de la liberté qu'il prenait avec ses sources, ou plutôt désireux de maintenir l'apparence de vérité de son histoire contre ses sources, Féval se défend à l'intérieur même du roman en les attaquant pour mieux affirmer sa position et son indépendance :

Mais au fond, Saint-Simon, malgré d'intimes rapports, n'aimait pas le Régent. Si l'histoire ne peut cacher entièrement les regrettables faiblesses de ce prince, du moins nous montre-t-elle les grandes qualités que ses excès ne parvinrent point à étouffer. Ses vices étaient dus à son infâme précepteur. ce qu'il avait de vertu lui appartenait d'autant mieux qu'on avait fait plus d'efforts pour la tuer en lui. [...] il fut humain, il fut bon. Peut-être eût-il été grand sans les exemples et les conseils qui empoisonnèrent sa jeunesse. ^{lx}

Souci de maintenir la vraisemblance ou volonté de réécrire l'Histoire ? Cette dénonciation de Saint-Simon par Féval apparaît comme une pure stratégie rhétorique et sa mauvaise fois est évidente si on confronte ce passage qui met en cause Saint-Simon avec un extrait des Mémoires de celui-ci qui semble l'avoir dicté : "Quel homme aussi au-dessus des autres et en tout genre connu, et quel homme plus expressément formé pour faire le bonheur de la France, lorsqu'il eut à la gouverner" . Stratégie retorse qui consiste à accuser ses sources de ne pas dire ce que l'on dit en les recopiant, pour mieux masquer qu'on les pille et qu'ailleurs on les trahit.

Le roman de Féval est l'illustration de la difficulté qu'il y a à écrire de la fiction à partir d'un personnage qui semble lui-même tissé d'illusions. Dans ses *Souvenirs*, Mme de Caylus a une belle formule pour l'exprimer : "Il faudroit, pour faire le portrait de M. le duc d'Orléans, un singulier et terrible pinceau. De tout ce que nous avons vu en lui, et de tout ce qu'il a voulu paroître, il n'y avoit de réel que l'esprit, dont en effet il avoit beaucoup [...]."^{lxi} Somme toute, en réutilisant des sources littéraires proches de l'Histoire et en les faisant entrer dans le moule d'un genre qui se croise avec les genres littéraires les plus fictionnels, Féval est peut être,

d'une certaine façon détournée, fidèle à l'image que le Régent a donné à son temps (et à sa mère, ce qui n'est pas rien). Cette image appelle le conte de fées, la diablerie, la comédie, éléments constitutifs du roman populaire. D. Couégnas a analysé cette autre forme d'intertextualité – intertextualité générique – dans *Le Bossu*^{lxii}. Il a montré que dans ce roman les références à d'autres formes littéraires sont nombreuses ; on y trouve des allusions au roman espagnol, au vaudeville, à la comédie, au drame, à l'épopée... La Régence elle-même est définie en termes génériques : "L'entourage du Régent et sa propre nature répugnaient aux conceptions tragiques ; mais la comédie d'intrigue s'assimilait à lui tout naturellement"^{lxiii}. Les thèmes et procédés qui nourrissent l'intrigue obéissent à des schémas similaires dont la diversité montre qu'ils jouent avec les stéréotypes, se composent en structure carnavalesque et appellent à une lecture ironique et distanciée.

Le personnage du Régent fait voler en éclats l'unité de la personne et fait douter de saisir jamais la vérité d'un être. Le roman historique tel que le pratique Féval, triant ce que l'on a dit d'un personnage célèbre et rejetant sur d'autres personnages les traits les plus contradictoires, les plus scandaleux ou les plus improbables de son caractère, résout, illusoirement, la difficulté. Le roman populaire est l'illusion du roman comme il est l'illusion de l'histoire. Il propose une vision kaléidoscopique. Les images d'un autre temps, d'autres mœurs, d'êtres insaisissables, éclatées, dédoublées, fixées, baignent dans une autre lumière. Tournant autour d'un autre centre, fondées sur d'autres valeurs "situées en dehors de l'histoire", "ressassant des certitudes"^{lxiv}, elles n'ont plus grand chose à voir avec de qu'elles étaient à l'origine. Mais ces éléments qui dénaturent l'histoire mettent en évidence la vie résistante et obstinée des grands textes littéraires : pillés, traduits, trahis, reconstruits, mais toujours là.

ⁱ Duclos, *Mémoires secrets sur le règne de Louis XIV, la régence et le règne de Louis XV*, 5e éd., Paris, Colin, 1808.

ⁱⁱ "Le ressassement ou que peut le roman populaire?", *Richesses du roman populaire*, actes du colloque de Pont-à-Mousson, 1983, éd. R. Guise et H.-J. Neuschäfer, Centre de recherches sur le roman populaire, Nancy, 1986, p. 95-110.

ⁱⁱⁱ Ed. Coirault, V, p. 232.

^{iv} P. 686.

^v P. 336, 557, 562.

^{vi} Cités par Féval respectivement p. 327, 339, 348.

^{vii} Voir les travaux de Ph. Hamon.

^{viii} L'un s'intéressant à la fortune, l'autre à la fille de Nevers, ils fonctionnent tous deux comme antagonistes réciproques vu que la possession de l'un prive le rival de ce qu'il souhaite.

^{ix} Cette permanence du père dans le soupirent puis le mari ne va pas sans donner au roman une coloration incestueuse qui intrigue. La dernière phrase du roman va dans ce sens (voir plus loin).

^x "le vengeur a tressailli [...] le vengeur a ouvert les yeux [...] et le vengeur s'est levé en disant : "parbleu, justice sera faite!" (p. 364) On peut aussi citer le passage où le bossu dit qu'on attend le Régent pour lui "montrer au doigt"... tous les vices de la société du temps (et, on le devine, du temps de l'auteur) que le Régent détruira lorsqu'il saura. Il occupe donc une position quasi-divine de justicier universel (cela aurait bien fait rire la Palatine – autant que cet avenir de Pape que le lui annonçaient des voyantes pour son fils).

^{xi} P. 684.

^{xii} Cette dernière phrase qui marque le souhait du Régent de donner pour époux à Aurore de Nevers un homme qui porterait le nom de son père est un souhait qui peut apparaître légèrement incestueux . Quand on se souvient que le Régent était accusé de ce crime, cette coïncidence intrigue : le choix de l'époque serait-il un moyen pour Féval (ou pour son époque) de rêver l'interdit ?

^{xiii} "Quand ils tombèrent en garde le Régent, sans avoir conscience peut-être de ce qu'il faisait, prit la torche des mains de Passepoil et la tint levée. Le Régent Philippe d'Orléans!" (p. 694). On ne peut que se délecter des ruses de Féval : il utilise un personnage de cette importance dans des actes tout à fait improbables en feignant de s'en étonner lui-même – à moins qu'il ne s'étonne véritablement d'avoir cette hardiesse. Depuis, le cinéma nous a habitués à bien des choses.

^{xiv} P. 369 : "[Philippe de Nevers] faisait partie d'une sorte de trinité dont deux membres étaient vivants et tout puissants". *Le Bossu*, Livre de Poche, 1997.

^{xv} P. 12.

^{xvi} Et même pour l'Histoire, puisque l'auteur d'une biographie du Régent, Jean-Christain Petitfils a choisi d'intituler le chapitre de son livre (*Le Régent*, Paris, Fayard, 1996) qui traite de la conspiration de Cellamare : "la guerre des deux Philippe" (le roi d'Espagne du temps est Philippe V).

^{xvii} Il y a deux Aurore, certes, mais l'une est la fille de l'autre, et la question de l'héritage (pour Gonzague mais aussi dans les contes) est centrale. Le Régent est, paradoxalement, le seul des trois Philippe à ne pas participer à cette circulation des femmes.

^{xviii} P. 40 : "le vrai Damon était à son aise, le Damon du temps de Denys, tyran de Syracuse ; et le vrai Pythias n'avait pas six cent mille écus de revenus...[...] le vrai Pythias n'avait point une maîtresse [...], le vrai Damon n'était point amoureux de la belle ou plutôt de sa dot.", enfin, "Damon veut hériter trop tôt de Pythias".

^{xix} On voit qu'on est bien loin du roman réaliste : le drame de Gonzague est fondamentalement de n'avoir pas d'argent. Contrairement à ce qui est dit dans ce passage, c'est grâce à sa perfidie que tout lui réussit (jusqu'à l'intervention du héros). Deux possibilités : Féval oublie cela soit volontairement, pour dresser un portrait plus contrasté, soit involontairement, l'influence de son modèle lui faisant perdre la cohérence de son propre récit.

^{xx} Voir note précédente.

^{xxi} Lettre du 21 février 1712, *Lettres de Madame, Duchesse d'Orléans née Princesse Palatine*, éd. Olivier Amiel, Mercure de France, 1981.

^{xxii} Saint-Simon évoque tantôt le goût de la débauche, tantôt l'influence de Dubois, tantôt une faiblesse excessive sans dire nettement quelle cause est première.

^{xxiii} P; 13

^{xxiv} P. 57, 361.

^{xxv} T.V, p. 825.

^{xxvi} Ed. Coirault, Pléiade, t. V, p. 237.

^{xxvii} Selon Saint-Simon : "il était naturellement bon, humain, compatissant, et, cet homme accusé si cruellement du crime le plus noir et le plus inhumain, je n'en ai point connu de plus naturellement opposé au crime de la destruction des autres, ni plus singulièrement éloigné de faire peine même à personne" (V, p. 235)

^{xxviii} La Palatine en rend compte : "Des méchants ont répandu le bruit dans tout Paris que mon fils avait empoisonné le dauphin et la dauphine. [...le roi] en a immédiatement parlé à mon fils, avec bonté toutefois. Il l'a assuré qu'il n'y croyait pas ; cependant il a conseillé à mon fils d'envoyer à la Bastille son savant Humberg, afin que celui-ci pût le justifier (p. 316)

^{xxix} P. 37-9.

^{xxx} Lettre du 27 mars 1712, p. 321. Dans la même lettre, elle évoque aussi les accusations d'inceste : "on placarde sur les murs du Palais Royal des affiches ainsi conçues : Voici où se font les lotteries et où on trouve le plus fin poison. Par les lotteries on veut dire que mon fils vit avec sa fille comme Loth".

^{xxxi} P. 520-1, 603.

^{xxxii} P. 585.

^{xxxiii} P. 348.

^{xxxiv} P. 119 "tous roués, tous parents de Nevers". Le terme est employé avec beaucoup plus de précautions par Saint-Simon "sa société de débauche et que lui-même ne feignait pas de nommer publiquement ses roués" (t. V, p. 246) ; "Qu'on ne soit pas surpris si ce mot m'échappe souvent. M. Le duc d'Orléans ne leur donnait pas d'autre nom, ni lui, ni Mme la duchesse de Berry" (t.V, p. 827).

^{xxxv} "Le sourire de Paul Féval", *Paul Féval, romancier populaire* (actes du colloque de Rennes de 1987), J.

Rohou et J. Dugast (dir.), Presses universitaires de Rennes et Interférences, 1992, p. 495.

^{xxxvi} P; 365

^{xxxvii} P. 586. Il est curieux que ce soit Gonzague qui défende la religion : "Nous avons tort, Monseigneur [...] Dieu se venge". Il est vrai que les dernières pages, appelant le jugement de Dieu contre Gonzague rachètent tout cela : la religion, sinon la morale, est sauvée (mais Philippe d'Orléans n'est pas puni).

^{xxxviii} "Il est léger, il est oublié, mais il se souvient de Philippe de Nevers qu'il aimait comme un frère ; j'ai vu des larmes dans ses yeux quand il regardait ma femme en deuil, ma femme qui est la veuve de Nevers" (p. 160) ; voir aussi p. 602-4. Cela signalé, Féval ne s'embarrasse pas de cohérence psychologique.

^{xxxix} P. 348.

^{xl} On retrouve chez Féval l'adjectif débonnaire, sur lequel Saint-Simon s'étend longuement : le Régent feint de lui attribuer la paternité d'un vers du Pont Neuf "il est débonnaire, la la.." (Mémoires, V, p. 235-6). Voir aussi plus bas, note 38.

^{xli} P. 94. Féval propose plusieurs interprétations sans en relever les contradictions, comme celle de la p. 348 (de Duclos) "la régence du duc d'Orléans n'aurait pas tenu sans la banque de Law".

^{xlii} Paris n'avait pas de palais plus princier actions, etc.p. 98. "j'achèterai le château des Tuileries à sa majesté (p. 100) ; "à chaque création nouvelle, Law faisait la part du feu, c'est-à-dire la part de la cour. Les grands seigneurs se disputaient cette curée avec une avidité repoussante". (p. 95)

^{xliii} Ce terme apparaît trois fois en deux pages (p. 347-8), et les deux dernières occurrences sont très rapprochées. On peut mettre en regard ces réflexions de la Palatine : "A quoi sert-il que mon fils découvre ceux qui sont ses ennemis ? Il est trop bon, tout le monde lui fait de suite pitié et il n'en punit aucun comme il le mériterait". Lettre du 27 avril 1719, p. 386. Même chose chez Saint-Simon : Un autre dont j'ai déjà parlé, fut une espèce d'insensibilité qui le rendait sans fiel dans les plus mortelles offenses et les plus dangereuses (T. V, p. 249.); "il se peut dire que sa douceur, son humanité, sa facilité avaient tourné en défaut, [il] tourna en vice la suprême vertu du pardon des ennemis, dont la prodigalité, sans cause ni choix, tenait trop près de l'insensible, et lui a causé bien des inconvénients" (V, p. 235).

^{xliv} "il était naturellement bon, humain, compatissant, et, cet homme accusé si cruellement du crime le plus noir et le plus inhumain, je n'en ai point connu de plus naturellement opposé au crime de la destruction des autres, ni plus singulièrement éloigné de faire peine même à personne, jusque là qu'il se peut dire que sa douceur, son humanité, sa facilité avaient tourné en défaut, tourna en vice la suprême vertu du pardon des ennemis, dont la prodigalité, sans cause ni choix, tenait trop près de l'insensible, et lui a causé bien des inconvénients" (V, p. 235)

^{xlv} T. V, p. 245-6.

^{xlvi} T. V, p. 787.

^{xlvii} T. V, p. 242. Après avoir résumé les erreurs dans les choix de précepteurs et l'influence de Dubois, il conclut : "En voilà assez pour marquer les tristes routes qui ont gâté un si beau naturel" (T.V, p. 241).

^{xlviii} P. 582.

^{xlix} "Je crois bien que mon fils, avec la vie déréglée qu'il mène, ne vivra pas longtemps. Il passe les nuits entières en orgies et ne vient se coucher qu'à huit heures du matin ; aussi a-t-il souvent la mine d'un déterré". Lettre du 2 février 1698, p. 149.

^l P. 348.

^{li} P. 581-2.

^{lii} Voir supra, note 46.

^{liiii} P. 339.

^{liv} Voir plus haut, note 44.

^{lv} P. 160.

^{lvi} Lettre du 11 juin 1720, p. 412.

^{lvii} P. 341.

^{lviii} Ed. Coirault, V, p. 246.

^{lix} P. 429.

^{lx} P. 321-8.

^{lxi} *Souvenirs de Mme de Caylus*, éd. présentée et anotée par B. Noël, Mercure de France, 1986. p. 109-10.

^{lxii} "Le roman populaire n'est pas de l'art brut, il fonctionne aussi par l'intermédiaire des mécanismes de l'intertextualité" : D. Couégnas, "Le sourire de Paul Féval", *P. Féval, romancier populaire* (actes du colloque de Rennes de 1987) dir. J. Rohou et J. Dugast, Interférences-Presses universitaires de Rennes, 1992, p. 69-80, p. 73

^{lxiii} P. 594, cité par D. Couégnas. On peut ajouter cette phrase : "Sous la régence il ne s'agissait plus de tragédie" (p. 327), même s'il s'agit effectivement ici du genre théâtral : Féval répète trop souvent l'incompatibilité de cette époque avec ce genre pour que cela soit neutre sur la façon dont il envisage son récit – et l'époque dans laquelle il se situe.

^{lxiv} "Le ressassement ou que peut le roman populaire?", *Richesses du roman populaire*, actes du colloque de Pont-à-Mousson, 1983, éd. R. Guise et H.-J. Neuschäfer, Centre de recherches sur le roman populaire, Nancy, 1986, p. 95-110.